

Homélie de son Éminence
le cardinal Joseph Ratzinger

Abbaye Sainte-Madeleine du Barroux
Messe du XVI^e dimanche après la Pentecôte
24 septembre 1995

(Eph 3, 13 — 21 ; Luc 14, 1 — 11)

Mes chers Pères, chers fidèles!

Cet homme hydropique, dont parle l'Évangile d'aujourd'hui, c'est l'image d'Adam, de l'homme déchu, l'image de nous tous. Qui peut ignorer, de nos jours, que l'humanité est malade? L'optimisme gigantesque du siècle des Lumières, — qui prétendait que l'homme nouveau et un monde plus heureux feraient leur apparition dans une période de liberté sociale et liberté d'esprit, — cet optimisme a fait naufrage. Le progrès technique a augmenté les possibilités de faire du mal autant que celles de faire du bien ; mais ceux qui en ont profité, ne sont pas pour autant devenus plus heureux. L'homme est malade. Un trouble intérieur agit en lui, qu'aucun des ingénieurs des temps nouveaux n'est capable de guérir. Nous voici donc devant Jésus, entouré encore aujourd'hui, comme dans l'Évangile, d'une vague d'hostilité et de la prétention de ceux qui savent tout et toujours mieux.

Quelle est donc cette maladie de l'homme et quel sera le chemin de la guérison? Une première réponse nous est donnée dans la deuxième partie de l'Évangile : la maladie de l'homme vient du fait, qu'il s'approprie une place au festin de Dieu, qui ne lui convient pas ; chacun veut être le premier et considère l'autre un concurrent. C'est la continuation du péché d'Adam, qui ne voulait reconnaître aucun Dieu au-dessus de lui-même, mais qui voulait être lui-même un Dieu ; ainsi il abaissait également son existence humaine, parce qu'il faussait la vérité, parce qu'il détruisait la relation fondamentale, qui donne à la vie humaine l'équilibre et la beauté : le fait d'être aimé par Dieu.

Les anciens donnaient au péché de l'homme le nom de "*hybris*" ; notre expression "orgueil" ne rend pas toute la signification de ce mot grec. *Hybris* n'est pas seulement une catégorie morale, c'est plutôt une catégorie théologique : c'est la rébellion contre Dieu, l'autosuffisance de celui qui ne veut pas vivre sous le regard de Dieu, parce que pour lui, Dieu est quelqu'un qui dérange sa liberté et sa propre grandeur. Le remède serait donc le contraire de l'*hybris*, — ce contraire que nous appelons humilité. Mais là aussi, notre expression moderne exprime trop peu toute la signification de ce concept. Pour apprendre ce qu'est vraiment l'humilité, nous devons fixer notre regard sur le Christ.

L'Évangile nous indique les grandes lignes qui déterminent l'histoire de l'humanité et celle de chaque homme. Dans l'épître, saint Paul nous aide à traduire ce message dans la vie pratique de chaque jour. Il prie pour nous, et c'est dans cette prière qu'il nous montre le chemin que nous devons prendre. Dans sa première prière, il demande "que le Seigneur nous donne d'être fortifiés en vue de l'homme intérieur". Ainsi saint Paul nous donne lui aussi une indication, quelle est cette maladie essentielle de l'homme : c'est une atrophie de l'homme intérieur. Cette maladie a fait des progrès menaçants pendant les deux derniers siècles et

aujourd'hui elle a atteint un point tellement périlleux, qu'elle mets en danger notre vie. L'homme intérieur, — c'est-à-dire cette profondeur, où l'homme peut entrer en contact avec le Dieu caché — qui illumine ses yeux, — a été considéré progressivement comme inutile, parce qu'il n'est pas productif. Et manifestement, ne comptait que tout ce qu'on pouvait mesurer et peser, tout ce qui avait une utilité concrète pour la réalisation du monde. L'intériorité, par contre, apparaissait comme une fuite devant le devoir de construire un monde nouveau. Toutes les forces étaient requises pour l'étude des lois de la nature et de la vie sociale, afin de pouvoir changer ce monde mauvais et construire un monde meilleur.

Mais comment peut-on savoir ce qui est meilleur, et comment veut-on améliorer — si on a bouché en même temps les sources du bien et de la bonté? Poser des questions sur la vérité ou sur le bien, ou, encore moins, des questions sur Dieu — semblait être une perte de temps. Seule l'action extérieure comptait. Ainsi, notre science du monde matériel et les possibilités de la technique ont pris des dimensions énormes, mais l'homme, par contre, est devenu un invalide, avec quelques organes hypertrophiés, mais avec un coeur presque desséché.

La première place, où nous avons voulu nous mettre, ne nous a pas profité. Il faut que l'âme humaine apprenne de nouveau à respirer. L'homme intérieur doit reprendre la croissance et devenir plus grand, et ceci vaut également à l'intérieur de l'Eglise. Car, en elle aussi, il y a trop d'action, trop de politique et peu d'intériorité. En elle aussi, l'intériorité a été soupçonnée d'être une fuite. Mais comment se fait cette croissance de l'homme intérieur? Saint Paul nous dit, à ce sujet, trois choses : d'abord, il faut avoir la foi qui ouvre la porte au Christ, afin qu'il puisse y entrer avec sa force qui peut guérir. La foi est, au fond, un acte d'humilité vraie : "Je reconnais, que tout ce que je pense et tout ce que je suis capable de réaliser ne suffit pas. Je me soumetts donc au Seigneur, et j'accepte qu'il me révèle ce qu'il n'est possible de connaître que par lui." Cet acte de se faire petit devant Dieu est aussi un acte de sincérité! Je ne peux pas m'arranger sans Dieu, ni dans le domaine de la connaissance, ni dans celui de l'action. Ce n'est qu'en m'inclinant que je commence à être dans la vérité et que ma vie devient bonne. Car si l'humilité entre dans mon coeur, elle sera accompagnée par la bonté et la capacité d'accepter l'autre, et de l'aider. Jésus a glorifié les petits : ils ont vu ce qui était caché aux sages et aux intelligents. Si la grandeur de la raison devient orgueil et suffisance, incapable de s'incliner devant le Dieu plus grand, alors elle rend aveugle pour l'essentiel.

Prions le Seigneur, pour qu'il nous donne cette humilité de la foi, premier pas fondamental vers notre guérison intérieure. Humilité de la foi veut dire : accepter Dieu, comme il se manifeste. Il se manifeste à nous dans la figure blessée et brisée de l'Eglise. Ce ne sont pas nous qui décidons quel est le sens de l'Écriture, — ce ne sont pas nous qui décidons ce qui est la révélation. C'est l'Eglise, qui nous l'enseigne. Il n'y aurait pas d'humilité devant Dieu, si nous pouvions décider ce que Dieu dit et où est Dieu. Non, le Fils de Dieu s'est incarné en Jésus-Christ, il a pris un vrai corps, et cette corporéité reste une réalité dans l'Eglise, pendant tous les siècles.

Mais pour notre raison cela est un scandale, cette raison, qui est convaincue de savoir tout. Or nous avons la foi seulement si nous croyons avec l'Eglise. C'est seulement de cette manière que nous nous inclinons devant Dieu, qui est grand en se faisant petit.

Prions donc également pour la théologie et pour les théologiens, pour qu'ils reprennent décidément ce geste fondamental d'humilité, condition *sine qua non* de toute théologie : elle n'est pas un voyage intellectuel de la raison isolée entrepris par un érudit ou un chercheur,

mais elle est plutôt ceci : penser avec la foi de l'Eglise, faire un effort de comprendre la foi, et de l'exprimer, pour toucher à la vérité qui illumine notre raison et notre coeur en même temps. Le grand exégète allemand, Heinrich Schlier, était d'abord un théologien protestant ; c'est justement l'étude de la lettre aux Ephésiens, qui l'a conduit à l'Eglise catholique, et le texte de l'épître de ce dimanche lui a indiqué le chemin.

Saint Paul nous dit ici que la foi doit faire sa preuve dans la charité (et ceci était une découverte importante pour le luthérien Schlier). La foi garde sa santé seulement si elle est vécue. Elle n'est pas une théorie, elle est une force qui change notre vie ; elle ouvre notre coeur, et conduit à l'amour. Et sans amour la foi n'est pas complète. La foi ne nous dispense pas de l'observance des commandements, mais par la foi nous apprenons à les aimer, parce que c'est en eux que nous reconnaissons la face du Seigneur.

Saint Paul ajoute un autre pas : foi et amour ensemble conduisent à la connaissance. Mais cette connaissance ne dilue pas la foi, et elle ne remplace pas la charité. Jamais la foi ne devient superflue et inutile. Là où l'humilité de la foi vécue avec l'Eglise disparaît, là disparaît aussi la connaissance et se dilue la théologie. Un deuxième point s'ensuit : la connaissance a sa place dans la vivante Communion des Saints. Schlier commente ainsi : “C'est une connaissance qui est essentiellement partagée avec d'autres : il s'agit ni d'une connaissance privée, celle d'un particulier, ni d'une connaissance qui appartient à un petit groupe. Si on arrive à une connaissance, alors on connaît ce qu'ont connu déjà 'les Saints', et c'est ensemble avec eux qu'on connaît.” Nous pouvons donc dire : Il n'y a pas de vraie connaissance sans la sainteté, et pas de sainteté en dehors de la Communion des Saints. Voilà pourquoi il est si important de ne pas se séparer de la vivante Communion des Saints ; voilà pourquoi il est si important, d'être dans la grande communion de l'Eglise, celle de toujours et de partout, et être dans sa tradition vivante.

On ne peut connaître le Christ sans les saints, on ne peut l'aimer sans aimer les saints. L'amour pour la grande tradition de l'Eglise, — toute la tradition n'est pas le luxe que se permettent quelques-uns — non, c'est une nécessité pour nous tous !

Nous voilà arrivés au dernier point de l'Epître, qui va nous reconduire au texte de l'Evangile. Quel est l'objet de cette connaissance, qui est née de la foi et de la charité? Ou plus généralement : Qu'est-ce que c'est la “connaissance”? Au fond, nous voulons toujours connaître tout, la totalité de la réalité, les réalités essentielles qui nous portent dans la vie et dans la mort. Nous avons, certes, aujourd'hui une grande connaissance des détails. Mais dans la mesure où cette connaissance augmente, diminue notre connaissance de l'essentiel, de la totalité.

Saint Paul nous dit à ce propos : celui qui mûrit intérieurement, connaît la largeur, et la longueur, la hauteur et la profondeur. Cela veut dire : il connaît toutes les dimensions de la réalité. Mais en parlant de largeur, de longueur, de hauteur et de profondeur, saint Paul fait manifestement référence à la croix du Christ, à ses quatre poutres en bois, sur lesquels Jésus était suspendu. Donc : Qui connaît la croix et le Crucifié, connaît la totalité ; il comprend l'axe du monde qui porte et contient tout ; qui connaît la croix, connaît l'essentiel. La Croix est la réponse.

Le crucifié est la vraie sagesse. Et saint Paul ajoute cette explication, qu'à la fin, la connaissance débouche sur l'amour du Christ, qui dépasse toute connaissance. Aimer vaut mieux que connaître — l'oeil de l'amour voit plus loin que l'oeil de la raison. Car Dieu est amour et nous pouvons le connaître seulement si nous aimons avec Dieu. L'amour de Dieu

pour nous, sa manière de nous aimer, c'est la croix : voilà la vraie formule, qui explique le monde. Une connaissance, qui ne débouche pas sur l'humilité de la croix, et n'y arrive pas, a manqué l'essentiel.

Nous voilà donc arrivés de nouveau à l'Évangile de la dernière place : le Fils de Dieu, celui qui est vraiment le premier, a choisi la dernière place à ce festin de la création : la croix. Cette humilité de Dieu renverse notre orgueil et guérit notre maladie. C'est par la force de cette humilité, et de l'amour cachée en elle, que le Christ prend par la main et guérit l'homme hydropique — qui est le symbole de nous tous. Le Christ qui guérit les malades n'appartient pas au passé, mais au présent dans le sacrement de la pénitence, le Christ nous prend par la main et nous guérit par la parole du pardon.

Et dans la célébration eucharistique sa Croix est au milieu de nous. Il continue à élever sa croix pour nous attirer tous (Jn 12, 32) et pour nous guérir avec les bras de son amour. Célébrer l'Eucharistie veut dire : entrer dans le mystère de la Croix, qui est ici présent, se jeter dans les bras du Christ et le prier qu'il nous prenne tous, — nous et le monde entier — dans ses bras et nous guérisse. Célébrer l'Eucharistie veut dire aussi : vivre le mystère de la Croix dans sa propre vie. C'est pourquoi saint Augustin dit dans sa méditation sur la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur : “La largeur est la transversale de la Croix, où sont fixées les mains du Crucifié ; elle signifie les bonnes oeuvres, faites dans une charité très large” (In Joa 118,5). Nous montrons au Seigneur crucifié notre amour dans la révérence avec laquelle nous célébrons l'Eucharistie. Car, comme nous ne célébrons pas nous-même, mais le Christ, nous ne cherchons pas à jouer un rôle et à nous réaliser nous-même dans l'Eucharistie. En entrant avec humilité et amour dans le chœur des louanges que la foi de l'Église a composées au cours des siècles, nous exprimons notre révérence et notre amour.

Et nous ne cherchons pas non plus la première place, mais nous prions le Seigneur, qu'il soit lui le premier parmi nous et qu'il nous enseigne à aimer son humilité, avec laquelle il nous lave les pieds et se donne aux mains des hommes.

Cette révérence dans la sainte liturgie doit être en même temps l'école de notre vie : l'école de l'humilité, de la foi et de l'amour, par laquelle le Seigneur veut guérir nous-même et le monde entier. Amen.